



Arrêtez ! Arrêtez ! ne laissez pas partir « The Sea Mew » (page 79).

CHAPITRE II.

Le yacht « The Sea Mew ».

Steadily ne s'était couché que fort tard dans la nuit, et il ne se réveilla que vers le milieu de la journée.

La consigne était de le laisser en paix lorsqu'il dormait. Aussi ne

put-il s'en prendre qu'à lui-même, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait fait la grasse matinée.

Il sonna immédiatement.

Taupin parut avant qu'une seconde se fut écoulée.

— Tout est-il prêt ? demanda Steadily.

— Tout est prêt, Monsieur... Les serviteurs ont travaillé toute la nuit. .

— Et vous avez dormi ?...

— J'ai suivi votre exemple. .

— Je ne vous demande pas d'explications... Faites seller deux chevaux... Mon intention était tout d'abord de nous rendre à l'intérieur du pays, mais les indigènes, Kabyles, Berbères et autres vauriens cuivrés ne m'inspirent qu'une médiocre confiance... Nous n'aurions rien à craindre d'Européens, là-bas, mais les Africains les remplaceraient avantageusement sous ce rapport. J'ai donc décidé de prendre la voie maritime... Nous voguerons aussi longtemps que nous ayons trouvé un pays où les gens ne sont pas encore assez civilisés pour ennuyer leurs congénères !... J'attends mon cheval !... Vous m'accompagnez.

Taupin sortit pour exécuter les ordres de son maître et celui-ci prit sur la table de nuit un papier couvert de chiffres dans la lecture duquel il s'absorba.

C'était la pièce chiffrée qu'il avait découverte dans le portefeuille de Limiet.

Coûte que coûte, l'Anglais voulait découvrir la clef du chiffre.

Lorsque Taupin vint annoncer que les chevaux étaient sellés, l'Anglais sauta brusquement du lit, se fit aider par son valet et s'habilla rapidement.

— Nous déjeunerons à Alger, dit-il... Nous n'avons pas de temps à perdre, car il est hors de doute que le misérable que j'ai garotté s'est déjà délivré de ses liens. Il est en route pour la ville, j'en suis certain !.. Qui sait ? Il y est déjà, peut-être !... Ah ! si l'Arabe s'était débarrassé le premier de ses liens, et s'il avait eu la bonne idée de loger quelques poüces de fer dans la poitrine de ce maudit individu, dont je souhàite la mort !.. De cette façon, tout danger serait écarté sans que j'eusse à me reprocher la mort d'un homme.

Mister Steadily et Taupin montant en selle et les animaux, pleins de feu, s'élançèrent au galop sur la route poussiéreuse.

Lorsqu'ils arrivèrent au sentier qui menait à la maison où Jeannot avait été emprisonné, Taupin prit la parole :

— Ne croyez-vous pas opportun d'aller...

— C'est le dernier avertissement que je vous donne : il vous est défendu de parler sans que je vous le demande !... Je vous ai menacé à maintes reprises de vous chasser... Retenez ceci : si vous

transgressez encore l'ordre formel que je viens de vous donner, je ne veux plus de vos services... Dire que j'étais sur le point de découvrir la clef du chiffre... Taupin, vous n'êtes qu'un imbécile !

Le domestique se le tint pour dit et les deux voyageurs poursuivirent leur route vers la ville.

A un millier de mètres de là, un chariot chargé de coffres et de paquets, vint à leur rencontre.

Mister Steadily était si absorbé dans ses calculs qu'il n'aperçut point le véhicule qui s'approchait.

Il n'imita donc point l'exemple de Taupin qui quitta la route, afin de laisser le passage libre au chariot.

Il s'ensuivit que le cheval de Mister Steadily alla se jeter sur la charette.

Le choc fut si violent que l'animal se cabra et que le cavalier eut toutes les peines du monde à se maintenir en selle.

— Vous n'y voyez donc pas ! s'écria l'Anglais, furieux.

— J'ai d'excellents yeux, Monsieur, répliqua Taupin, imperturbable. La preuve en est que j'ai eu soin de garer mon cheval.

— Et sans m'avertir ?

— Pour rien au monde je n'eusse consenti à le faire !

Steadily lança un regard furieux à son domestique.

— Vous préféreriez me voir tomber !

— Je me suis tu parce que vous veniez de m'avertir que si je me permettais encore de vous adresser la parole sans y être invité, je n'avais plus qu'à quitter votre service. J'ai agi dans mon intérêt, non dans le vôtre !

— Je comprends. Je vous donnerai tout à l'heure une récompense de cent francs. Vous commencez enfin à savoir de quelle façon je désire être servi.

— En voilà un étrange bipède, pensa Taupin... Le voilà qui se remet à chercher la clef de son chiffre... Cent francs !.. Cela représente dix mille secondes de retard !.. Me voilà à l'aise pour quelque temps.

Ils arrivèrent à Alger sans autres aventures et dînérent dans un restaurant situé sur la terrasse du port.

— Nous allons nous rendre au consulat anglais, dit Steadily, lorsqu'ils eurent achevé leur repas. Il faut que je m'informe de la meilleure manière d'entreprendre un petit voyage de plaisir... Mon intention est de louer un bateau...

— Il est donc décidé que... Ah pardon ! J'oubliais que je puis vous adresser la parole !

— Parlez ! Lorsque je ne pense pas à quelque problème, vous avez toute liberté à ce sujet.

— Auriez-vous la bonté de m'avertir, Monsieur, quand vous ne songez pas à l'un ou l'autre problème ?... Je voulais donc vous

demander : est-il donc décidé que nous nous embarquons ?

— Parfaitement.

— Cela m'offre un sérieux avantage.

— Lequel ?

— Mais, une fois à bord, il me sera impossible de m'éloigner et je ne courrai donc pas le risque d'arriver en retard, lorsque vous me sonnerez !

— Vous pourriez vous tromper !... Dans la vie, il ne faut jamais se baser sur des choses que l'on ne connaît pas ou que l'on ne connaît qu'imparfaitement.

Ils se trouvaient devant le consulat.

Dès que Mister Steadily eut décliné son nom, tous les fonctionnaires s'empressèrent de lui témoigner le plus profond respect.

Le consul, que l'on avait prévenu immédiatement, vint en personne au devant de lui et l'invita à l'accompagner dans son cabinet.

Mister Steadily n'y resta que quelques minutes et sortit bientôt du consulat, accompagné du consul.

Taupin suivit les deux hommes.

— La chose est remarquable, se disait le domestique. On ne connaît nullement mon maître et pourtant, à peine a-t-il dit qu'il se nomme Steadily, un nom qui ne présente pourtant rien de particulier pour un Anglais, que tous ces gens se mettent à sa disposition et se montrent déferents, ils lui témoignent même de la vénération. J'ai vu cela en France, et il en est de même ici.

Les promeneurs entrèrent dans une grande bâtisse, aménagée moitié comme bureau, moitié comme magasin, et Taupin y entra à leur suite.

Ils pénétrèrent dans une grande salle basse, séparée complètement des pièces avoisinantes par une cloison vitrée. Ils y trouvèrent un petit homme d'aspect chétif, assis devant un pupitre.

En entendant des visiteurs s'approcher, le petit homme leva la tête et Taupin s'aperçut qu'il appartenait à la race juive.

Dès qu'il aperçut le consul, le négociant s'élança à sa rencontre, fit une profonde révérence et présenta des chaises aux arrivants, en disant à ceux-ci :

— Soyez les bienvenus.

— Nathan, dit le consul, il nous faut un vapeur d'assez grandes dimensions, et j'ai appris que votre yacht « The Sea Niew » est à vendre.

— Parfaitement, à condition que l'acheteur ne soit pas trop pressé.

— Il me faut le navire pour aujourd'hui encore, dit Steadily. Il faut que je prenne la mer ce soir.

— La chose est impossible, mon cher Monsieur.

— Il n'y a rien d'impossible.

— Mais si... Comme je ne trouvais pas d'acheteur pour mon yacht, je l'ai loué, tout équipé, à un monsieur qui désirait entreprendre un voyage, ce matin même... Cela m'étonne grandement de ne pas encore l'avoir vu...

— Soit, mais je veux acheter, moi...

— Parfait, mon cher Monsieur, cela me peine grandement de ne pouvoir vous donner satisfaction. Mais un contrat est un contrat, et le bâtiment se trouve à la disposition de ce monsieur, dont je vous parlais...

Il ouvrit un registre.

— C'est bien cela... C'est Monsieur Oscar Limiet.

Si le marchand avait enlevé ses boîtes et les avait jetées à la tête de l'Anglais, celui-ci n'aurait pu se montrer plus furieux.

Limiet... c'était le nom qu'avait pris son infatigable ennemi. Il l'avait lu dans les papiers de ce dernier.

— Il ne s'est pas encore présenté, reprit Nathan. Mais le bateau reste durant huit jours à sa disposition. Je le regrette vivement, croyez-le, mon cher Monsieur, mais je ne puis y remédier...

— Quelle est la valeur de votre navire ?

— Trois cent mille francs, mon bon Monsieur, c'est ce qu'il m'a coûté et encore l'ai-je pu acheter de la main à la main. La valeur réelle dépasse un demi-million. Mais comme je possède le bateau depuis deux années déjà, je serais prêt à le vendre pour deux cent mille francs. Le yacht est excessivement bien entretenu, Monsieur, c'est un véritable bijou, qui voguera encore de longues années. Vous y feriez une excellente affaire, nul n'y contredirait...

— Soit. Je suis acheteur à deux cent mille francs.

Le calme de Steadily était revenu. L'Anglais prononçait ces paroles d'un même ton qu'il aurait dit :

— Je vous en offre vingt francs.

— Vous ne vous repentirez pas de votre acquisition, répondit Nathan, vous m'en serez reconnaissant. A neuf jours d'ici, à la même heure que maintenant, « The Sea Mew » vous attend...

— Non, répliqua Steadily, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Il faut que ce soir déjà je sois en mer...

— Je vous ai déjà dit, mon cher Monsieur, que c'est la chose totalement impossible.

— Tout est possible. Indemnisez votre locataire. Je vous donne deux cent dix mille francs.

Les yeux de Nathan lancèrent un éclair.

Il réfléchit un instant.

— Je ne puis vous donner satisfaction, dit-il en secouant la tête. Un contrat est un contrat. Je ne puis rompre sans m'exposer

à de sérieux ennuis. Nathan n'a jamais paru devant le juge.

— Cette fois-ci, ce sera donc pour la première fois, dit flegmatiquement Steadily, qui avait remarqué que le juif devenait moins affirmatif. Je vous offre deux cent vingt mille francs pour « The Sea Mew ».

Nathan se borna à secouer négativement la tête.

— Deux cent trente mille.

— Vous êtes capable de séduire le plus honnête homme de la terre, dit Nathan. Mais moi, je suis plus honnête encore. Ne me demandez pas l'impossible, mon bon Monsieur !

— Deux cent cinquante mille francs, dit posément Steadily.

Le juif n'osa pousser les choses plus loin.

Il fit mine de se recueillir un moment, et poursuivit :

— Cette somme permettra de faire face aux frais du procès et à l'indemnité que réclamera mon client. Et enfin, pour obliger monsieur le Consul, que j'estime, je conclus l'affaire. « The Sea Mew » est à vous, Monsieur.

— L'équipage est-il à bord ?

— Oui, un capitaine et une trentaine d'hommes.

— Je les prends à mon service, aux conditions d'enrôlement ordinaires.

— Parfait. Le voyage sera-t-il long ?

— Je n'en sais rien.

— Quels parages comptez-vous visiter ?

— Il m'est impossible de vous renseigner.

— C'est pour le rôle d'équipage et les enrôlements.

— Doublez les gages, à condition que le voyage dure tant que je le désire.

— Tout sera en règle, cher Monsieur.

— Nous partons ce soir.

— Comptez y.

— Monsieur le Consul s'entendra avec vous pour régler le tout et pour vous payer. Bien le bonjour !

Mister Steadily se leva et quitta le bureau de Nathan, saluant celui-ci d'une légère inclinaison de la tête.

Quelques minutes plus tard, l'Anglais remontait à cheval et galopait vers Mustafa, suivi du Taupin.

Vers le soir, tout le contenu de la villa, amené à Alger par la voie ferrée qui dessert, le long de la côte, diverses villes de la colonie, était en sûreté à bord du yacht « The Sea Mew ».

Dès la tombée du soir, le yacht était sous vapeur et n'attendait qu'un ordre de son propriétaire pour entreprendre son voyage.

Mister Steadily se trouvait sur le quai, serra la main du consul, salua Nathan, qui avait voulu assister au départ de son bateau, et

monta à bord.

La passerelle fut enlevée, les amarres larguées et le yacht battit les flots de son hélice rapide.

A ce moment précis, on vit arriver un homme, au comble de l'agitation, qui, agitant son chapeau au-dessus de sa tête, hurlait à pleine voix :

— Arrêtez ! Arrêtez ! Ne laissez pas partir « The Sea Mew » !

Ces exclamations suscitèrent une certaine allégresse parmi les spectateurs du départ.

Monsieur Limiet, car c'était lui, s'avança vers le juif et lui cria :

— Vous êtes un misérable ! Un escroc ! Vous m'aviez loué le bateau ! Vous me rendrez compte de votre façon d'agir.

-- Parfaitement, mon bon Monsieur.

— Il y a un voleur d'enfants à bord du « Sea Mew » ! Je veux faire arrêter ce Steadily !... C'est un misérable, un bandit, un voleur !...

Le consul saisit Limiet par le bras.

— Je vous prie, dit-il, de vous exprimer d'autre façon au sujet de mon compatriote.

— Je crierai à qui veut l'entendre que ce Steadily...

— Un mot de plus, dit le consul, et je dépose plainte, au nom de mon compatriote absent, du chef de diffamation et je puis vous certifier que l'affaire se terminera mal pour vous !

Limiet se sentit convaincue subitement, car il ne souffla mot et s'éloigna.

Il ne se tenait plus de colère, le sang lui montait à la tête, mais la prudence fut la plus forte.

Quelle accusation pouvait-il formuler à charge de Steadily ?

Vol d'enfant ?

Recel d'enfant, plutôt. Mais il n'avait aucune preuve qui étayerait ses dires !

Et, comme l'Anglais était fortement protégé par son consulat, il était hors de doute que les autorités françaises n'auraient pas jugé opportun d'intervenir, au sujet d'une plainte non appuyée de preuves, émanant d'un Belge.

Au surplus, où aborderait le bateau de Steadily ?

Nul n'était en mesure de le dire et il évident qu'on n'eut pas songé un instant à envoyer un navire de guerre à la recherche du yacht pour ramener le propriétaire à Alger !

Tout cela, Limiet l'établit nettement et il n'insista donc pas d'avantage.

Plein de rage impuissante, il rentra à l'hôtel dans un état impossible à décrire.

Cette fois, il était bien forcé d'abandonner l'affaire !

C'est ce qu'il se dit tout d'abord.

Mais, cette fois-ci encore, l'espoir fut le plus fort.

— Abandonner ? Jamais ! Je sais que le bateau, sur lequel se trouve l'enfant de la comtesse, s'appelle « The Sea Mew », et cela me suffira à poursuivre ma tâche.

Mourir à la tâche, soit ! Mais s'avouer vaincu, jamais !

Petit à petit, il se calma et envisagea froidement la situation.

Mais le lecteur se demande sans doute comment Limiet, que nous avons vu ligotter solidement dans la maison de l'Arabe avait pu apparaître si inopinément à Alger, lors du départ du yacht.

L'Arabe, dont les bras et les jambes avaient été liés d'après les règles de l'art, s'était efforcé à différentes reprises de faire quelques pas dans la pièce et de desserrer les nœuds qui retenant ses poignets et ses chevilles, mais tous ses efforts avaient échoué.

Il s'aperçut enfin que, pour être délivré de ses liens, il lui faudrait du secours du dehors.

Il se résolut donc d'attendre philosophiquement cette intervention.

Son compatriote, qui avait pris part à l'enlèvement de Jeannot, pouvait revenir, et, en ce cas, ils pouvaient s'enfuir tous deux, emportant l'argent et la montre de Limiet.

Si l'autre l'Arabe ne revenait pas, s'il avait été pris, garotté lui aussi, ou tué, il n'y avait plus qu'à s'en remettre à la grâce d'Allah.

Petit à petit, Limiet revint à lui ; de minute en minute, sa respiration se fit plus régulière et il ouvrit enfin les yeux.

Mais ce fut pour les refermer l'instant d'après.

Quelques instants après, il les rouvrit de nouveau et regarda autour de lui d'un air inquiet.

Il s'efforçait de rassembler ses souvenirs, afin d'en arriver à savoir où il se trouvait, et comment il était venu là.

Au début, il lui semblait qu'un rideau opaque lui cachait les derniers événements, mais petit à petit, et par intermittences, ce rideau se dissipa, et les épisodes de sa dernière aventure lui revinrent successivement à la mémoire.

On l'avait attaqué, terrassé, saisi à la gorge et étranglé.

Cette agression avait eu lieu un peu après qu'il avait quitté la demeure de l'Arabe, et voilà qu'il s'y retrouvait...

Et pieds et poings liés ?

Il tâcha de regarder autour de lui, en tous sens, mais cela lui arracha des cris de douleur, car son cou et tout son corps étaient couverts de contusions, lui semblait-il.

Il finit par découvrir l'Arabe.



Le juif Nathan.

— Que signifie tout ceci ? demanda-t-il d'une voix faible. Comment se fait-il que je me trouve ici ?

Son compagnon de malheur lui expliqua en peu de mots comment lui, Limiet, après avoir quitté l'habitation, y était revenu, en se traînant, et, sans avoir pu prononcer un mot, était tombé inanimé sur le seuil de la porte.

Les Arabes l'avaient transporté dans la chambre, et s'occupaient de le soigner. — L'individu n'eut de garde de lui dire également qu'ils avaient voulu le soulager en lui enlevant portefeuille et montre, — lorsque cinq ou six bandits armés avaient fait irruption dans la maison et avaient ligotté les deux hommes.

— Quelle mine avaient ces individus ? demanda Limiet.

L'Arabe décrivit le mieux qu'il put les « bandits », comme il les nommait, et Limiet reconnut que c'étaient dû être Steadily, ses domestiques et le Rossai.

— Ont-ils découvert l'enfant ? eut-il soin de demander.

— Je n'en sais rien. Je n'ai pu quitter cette chambre.

— S'ils ont réussi à découvrir le petit, tout est perdu, tout est à recommencer !

Durant quelques instants, Monsieur Limiet réfléchit profondément, et reprit enfin :

— Où est votre compagnon ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai plus revu. Je ne saurais vous dire si on l'a tué, si on l'a garotté comme nous, s'il s'est enfui... Je l'ignore !... Viendra-t-il nous retrouver, pour nous délivrer ?

— Je ne sais me délivrer de mes liens, dit Limiet, après avoir fait un effort pour se détacher. Pour le moment, je ne suis pas en possession de mes moyens.

— Si vous êtes garotté de la même façon que moi, dit l'Arabe, il est inutile de l'essayer. Je possède toutes mes forces, mais les liens sont solides.

De nouveau, Limiet ferma les yeux.

Il perdit une nouvelle fois connaissance.

Pourtant, cette fois ce n'était pas un évanouissement. Le sommeil s'était rendu maître de son corps et de ses sens exténués.

L'Arabe lui-même, qui ne voyait pas d'issue à la situation et qui abandonnait tout au hasard, sentit une irrésistible envie de sommeil se rendre maître de lui, et un peu après Limiet, il s'assoupit également.

Lorsqu'ils s'éveillèrent, il faisait grand jour, et il leur fallut plusieurs minutes pour se rendre compte de ce qui s'était passé la veille.

Limiet se sentait complètement rétabli. Une faim terrible lui torturait les entrailles et l'Arabe, tout comme lui, aurait eu besoin de sustenter.

Personne ne paraissait.

— Si l'un de nous deux pouvait seulement en arriver à se servir de ses mains, dit Limiet.

Ces mots firent germer une idée dans le cerveau de l'Arabe.

— Ne pourriez-vous vous faire tomber du canapé ? demanda-t-il. Essayez.

Limiet regarda son compagnon de malheur d'un air interrogateur.

— En ce cas, reprit l'Arabe, vous pourriez en arriver, en faisant quelque effort, à vous approcher de moi, et vous pourriez ronger la corde qui me lie... Je pourrais bien vous rendre ce service, mais je suis attaché à la chaise et ne puis bouger. Cela n'rait-il point ?

Limiet fit ce qu'on lui demandait et y réussit à se laisser tomber du canapé sur le sol. Mais le grand point était de rejoindre l'autre chaise.

Cela exigeait un temps considérable et des efforts pénibles, qui eurent tôt fait de mettre notre détective en nage. Il lui fallait, sans pouvoir utiliser ses membres, se tourner sur le dos, se laisser retomber sur le ventre et recommencer deux ou trois fois ce manège.

Il parvint enfin à amener son corps à proximité de la chaise de

l'Arabe,

Le grand point était maintenant d'atteindre la corde qui liait les poignets de l'Arabe.

Limiet tâcha de s'élever en appuyant le dos contre les jambes de son compagnon et y parvint.

La corde était solide, mais ne pouvait résister aux dents de Limiet, qui y mit tout son appétit et se mit à la ronger comme eut fait un rat.

Les mains de l'Arabe furent libres au bout de deux heures d'efforts, une durée qui nous semble considérable, mais qui s'écoula vite pour les deux malheureux.

Aussitôt, l'Arabe enleva les liens qui enserraient ses jambes et s'élança sur la porte.

— Fermée ! s'écria-t-il.

— Quelles sont vos intentions ? s'écria Limiet. Voudriez vous m'abandonner ici ?

Le plan du perfide Arabe avait été de s'emparer de la montre et du portefeuille de Limiet, et de s'enfuir au plus vite sans détacher le malheureux policier.

Mais ce beau plan ne pouvait être mise à exécution, parce que la porte était verrouillée du dehors.

Il essaya néanmoins de l'ouvrir.

Quand il s'aperçut que tous ses efforts seraient vains, il se contenta de dire :

— Je voulais m'assurer tout d'abord si la porte était ouverte ou non... Nous continuons d'être prisonniers... La fenêtre ne nous fournit pas les moyens de nous évader, car la maison a jadis été habitée par des moines, et toutes les fenêtres sont munies de barreaux solides.

— Hâtez-vous de me détacher, lui répondit Limiet. Nous pourrions voir alors ce qui nous reste à faire.

Il ne resta plus à l'Arabe que de satisfaire à cette demande et il finit donc par délivrer Limiet de ses liens.

La première chose que l'émule de Sherlock Holmes fit lorsqu'il eut recouvert l'usage de ses membres, fut de saisir son portefeuille et de l'inspecter.

Il lança mille imprécations en s'apercevant que ses papiers manquaient.

Il remit montre et portefeuille en poche et, s'adressant à l'Arabe, qui vit di-paraitre avec peine les beaux billets de banque tant convoités, il lui dit :

— Comment sortir d'ici ? La porte m'a l'air solide, et je crains que les bandits ne reviennent ici... En ce cas, nous serons garottés de nouveau... Nous ne pouvons que tâcher d'enfoncer la porte... Si nous y réussissons, je suis prêt à vous donner encore une couple de billets de cent francs... Mais comment faire ? Vous l'ignorez ? .. Vous êtes en possession de tous vos moyens, mais, quant à moi, je suis trop faible pour

entreprendre une besogne un peu pénible... Vous pourriez tâcher d'enfoncer la porte à l'aide de ce guéridon.

L'Arabe se saisit du meuble qu'on lui indiqua et en martela la porte, de telle sorte, que toute la maison résonna du bruit. Mais lorsqu'il recommença son manège pour la troisième ou la quatrième fois, le meuble vola en éclats.

Une paire de chaises et une table plus grande eurent le même sort, lorsqu'enfin ils eurent l'idée d'employer le canapé comme bélier... A eux deux, ils enlevèrent le meuble, et sous leur poussée la porte finit par s'effondrer.

Ils étaient libres...

La première chose qu'ils désiraient, c'était de prendre de la nourriture.

Ils dévorèrent goulument les aliments qu'ils découvrirent dans la maison.

Après s'être assuré que Jeannot avait disparu de sa prison, Limiet dit :

— Je n'ai plus de temps à perdre... Il faut que je sache si les malfaiteurs ont regagné la villa avec le petit et s'ils comptent y rester... Restez-vous ici ?

— Non, répondit l'Arabe qui avait parcouru la maison pour voir si nulle part son compatriote ne se trouvait enfermé. Non ! Je ne reparaitrai pas ici de sitôt... D'ailleurs, la maison appartient à Solim et je n'ai plus rien à voir ici...

Limiet lui donna une couple de billets de banque.

— Voudriez vous m'accompagner, et m'aider à rentrer en possession de l'enfant... La récompense sera la même, et je l'augmenterai même, si nous réusissons.

— Cela me va, dit l'Arabe, d'autant plus que j'ai un compte personnel à régler avec ces vauriens.

— En ce cas, rendez vous sans plus tarder à la villa et tâchez de vous informer auprès des serviteurs, ce que Steadily compte faire de l'enfant... Je doute qu'il veuille le garder là... En tout cas, il ne le laissera plus sans surveillance... Quant à moi, je rentre à Alger, car je veux tenter encore la chance, par la voie légale, ce que j'aurais dû faire dès le début... Si vous avez découvert quelque chose, venez immédiatement m'avertir à l'hôtel.

Bientôt Monsieur Limiet fut mis au courant de l'intention de Steadily de quitter Alger, mais, comme nous l'avons vu, il vint quelques minutes trop tard au port, pour y réussir à empêcher le départ du bateau que lui, Limiet, avait affrété pour emmener Jeannot à Alger.

C'était trop fort, cela ! Les coups du sort étaient par trop implacables.

Mais, en tout état de cause, il poursuivrait la tâche qu'il s'était assigné.

Comme il se l'était déjà proposé, il eut préféré succomber sous le faix, plutôt que d'abandonner la partie.

Limiet était un de ces hommes qui, lorsqu'ils se sont attelés à une tâche, poursuivent leurs efforts jusqu'à la mort ou jusqu'au succès complet, sans se laisser rebuter par les plus grands revers, les obstacles les plus redoutables, et toujours prêts à l'attaque, avec la même fougue et la même ardeur.

CHAPITRE 42.

Le crime du Capitaine Onion.

Le capitaine Onion, commandant le « The Sea Mew », était un homme singulier.

C'était un gaillard de petite taille, trapu, mais bien musclé, au cou de taureau et aux mains puissantes. Ses yeux gris, ombragés de cils rudes, vous perçaient de part en part, lorsqu'ils se fixaient sur vous.

Il avait le visage carré, haut en couleur, orné de la barbe en collier des marins. Au-dessus de ses lèvres, serrées l'une contre l'autre, se dressait un nez très rouge, veiné de bleu, qui indiquait suffisamment que son possesseur avait l'habitude de caresser la bouteille de vin ou de genièvre...

En dehors des ordres qu'il avait à donner, capitaine Onion ne soufflait mot, et lorsque sa présence n'était pas requise pour les besoins du bord, il s'enfermait dans sa cabine où personne ne pouvait venir le déranger sans nécessité.

Au départ, il avait échangé quelques mots avec Mister Steadily, et avait donné quelques ordres au timonier, pour disparaître ensuite dans sa cabine.

A côté de la cabine du commandant, se trouvait celle de Steadily, et celui-ci s'était également enfermé dans son appartement pour ne plus

reparaître de toute la journée.

Taupin avait lié conversation avec le timonier, pour savoir où se rendait « *The Sea Mew* », et la réponse du marin fut :

— Nous devons passer le détroit de Gibraltar... Le capitaine ne m'a rien dit de plus... J'allais vous demander précisément où nous allons..

— J'en sais encore moins que vous... Le détroit de Gibraltar... Quel est cet animal ?

— Il sépare l'Europe de l'Afrique, et une fois que nous l'aurions franchi, nous nous trouverons dans l'Océan Atlantique, où l'on nous donnera de nouveaux ordres.

— Peu m'importe, quant à moi... Mon engagement avec Mister Steadily m'oblige à me rendre où il désire aller, et je suis au moins aussi à l'aise sur eau que sur terre... Ici, nous serons au moins débarrassés des vauriens qui nous veulent du mal...

— Quant aux hommes, vous êtes en sûreté, à moins que le vieux ne soit en butte à ses accès...

— Un méchant bougre, le capitaine ?

— Doux comme un mouton. Mais lorsqu'il a ses accès, il n'y a pas moyen de s'entendre avec lui... Tant qu'il n'a pas trop bu, il ne se montre que pour donner ses ordres, mais, quand le vin le possède, le diable doit être un enfant en comparaison...

— On devrait lui défendre de boire trop de vin.

— Défendre... Défendre quelque chose au capitaine Onion ? Il serait plus facile de refréner les vagues de la mer que d'empêcher le capitaine Onion de faire ce qu'il a décidé...

— Il a donc beaucoup de force de caractère...

— Oui, mais cette force, il l'imbibé de vin, de sorte que cela devient une force irraisonnée et alors... je n'en dis que ça !

— Si un jour mon maître et le capitaine Onion ne sont pas d'accord, nous assisterons à des scènes bien curieuses, à bord de notre bateau, se dit Taupin.

Le bâtiment dépassa le détroit de Gibraltar et se dirigea vers Ténériffe, pour y accoster, à ce que disait le timonier.

Taupin n'avait plus vu pour ainsi dire son maître, qui passait la plus grande partie de sa journée dans sa cabine.

Lorsque, au cours de la matinée ou de l'après midi, il venait prendre l'air sur le pont, il montrait un visage renfrogné, plein de rides.

Il semblait qu'une chose le tracassait beaucoup...

Dans son salon, qu'il avait aménagé en atelier, il restait des heures courbé sur sa table, tantôt écrivant, tantôt réfléchissant profondément.

Taupin en faisait des gorges chaudes :

— Il n'a pas encore trouvé le chiffre, se dit-il, qu'il avait presque découvert sur la route d'Alger et qu'il a perdu, à cause de mon bavardage...

Le Rossai et Jeannot se promenaient des heures durant sur le pont et dans les différentes parties du yacht.

Ils n'avaient rien à faire, et n'avaient même plus entrevu Mister Steadily.

Ils jouissaient du magnifique spectacle de la mer, tuaient le temps en jouant des heures durant aux cartes ou aux dés, avec leur ami Taupin, et, le soir, venu, ils jouaient tour à tour quelques airs d'accordéon, au grand plaisir de l'équipage.

Ils buvaient, mangeaient et dormaient à qui mieux mieux, et n'avaient pas de besogne fatigante à exécuter, ce qui représente bien, pour des garnements de leur espèce, le paradis terrestre, ou plutôt maritime !

D'autre part, Taupin avait découvert quelques livres dans la cabine du timonier et, de temps en temps, il en lisait quelques passages à haute voix, car il n'était pas d'une force bien grande en fait de lecture.

Cela donna l'idée à Jeannot de demander à Taupin de leur apprendre à lire, et le domestique y avait acquiescé. Il donnait donc des leçons de lecture à ses deux petits amis.

Jeannot se montrait élève appliqué et intelligent. Il sut bien vite ses lettres, et au bout de quelques jours, il déchiffrait couramment les mots les plus difficiles.

Le Rossai, par contre, ne montrait pas beaucoup de disposition pour cette « invention du diable » comme il nommait cela, et assurément, il aurait besoin de beaucoup de temps pour en arriver à lire.

Quand Jeannot, un livre à la main, se cachait dans quelque coin et peinait pour en arriver à déchiffrer un passage, le Rossai grimpait dans la mâture, ou aidait un matelot, qui avait à faire quelque besogne.

Le Rossai eut pu devenir un marin consommé, tandis que Jeannot apprenait à lire.

Au cours d'un après-midi, lorsque le bateau se trouvait en mer depuis trois jours environ, la sonnette tinta pour la première fois dans la cabine de Mister Steadily...

Taupin se précipita...

Son maître se trouvait devant la table, et son visage exprimait un contentement qu'il ne songeait pas à dissimuler.

Lorsque le domestique entra, Steadily lui cria d'un ton triomphant :

— Je l'ai trouvé, Taupin !... Enfin !

— Monsieur a-t-il découvert le chiffre ?

— Non seulement le chiffre, mais j'en suis arrivé à transcrire le tout.

— Je vous félicite, Monsieur.

— Voici la chose, complètement traduite en lettres ordinaires, mais la langue que notre ennemi a employée doit être une langue étrangère, que je ne connais pas... Ne serais-ce pas du wallon ?

Et il tendit à Taupin une feuille de papier, sur laquelle quelques lignes étaient écrites.

Au bout de plusieurs jours d'efforts, Mister Steadily avait réussi à déchiffrer le papier mystérieux qu'il avait trouvé dans le portefeuille de Limiet.

Taupin jeta le regard sur le papier.

— En effet, dit-il, c'est du wallon.

— Lisez-moi cela bien vite, et traduisez-moi cela en français... J'y attache une importance considérable.

A mi-voix, le domestique lut le papier.

Au fur et à mesure qu'il lisait, son visage prenait une expression narquoise.

Enfin Taupin éclata de rire et rendit le papier à son maître.

— C'est trop fort ! s'écria-t-il.

— Etes vous fou ?

— Non, Monsieur, mais c'est trop amusant...

— Finissez donc de rire, grand Dieu ! Dites moi ce qui se trouve sur le papier et dispensez moi de vos appréciations.

— Si je ne savais trop bien que vous ne connaissez pas le patois de Liège, Monsieur, je croirais que vous vous moquez de moi.

Steadily s'était dressé.

Son visage exprimait la fureur.

— Je vous donne deux minutes pour me lire ce papier, sinon je vous donnerai...

Il s'interrompit.

— Pardonnez moi, Monsieur, mais la chose est trop drôle.

— Taupin...

— Voici, Monsieur, je tâcherai de vous dire le plus exactement possible ce que vous avez écrit en wallon sur ce papier :

« A ceux qui mettraient la main sur mon portefeuille, —
 » il arrive parfois que des portefeuilles arrivent dans d'autres
 » mains que celles de leur propriétaire, — je dirai qu'ils ont bien
 » fait de déchiffrer ceci... Cela leur aura coûté beaucoup de
 » peine, mais cette peine trouvera sa récompense... Car je leur
 » ferai savoir que mon portefeuille ne contient rien d'intéressant, vu
 » que j'ai l'excellente habitude de ne jamais noter mes secrets
 » autre part que dans ma cervelle... Ma mémoire est si fidèle,
 » que cela n'offre jamais d'inconvénients... Et voilà ce que j'ai à
 » dire au voleur de mon portefeuille Oscar Limiet ».

C'est tout, Monsieur, il n'y a rien de plus.

Mister Steadily était retombé sur sa chaise.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
